

QUINZIEME ANNEE

7952

PL 7952-80

N° 80

BULLETIN  
de la  
**SOCIETE de PHILOSOPHIE  
de BORDEAUX**



B.U. DE BORDEAUX



OBXL0390229

1952

7952

QUINZIÈME ANNÉE

N° 80

BULLETIN

de la

SOCIETE DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX

Fondateur : André DARBON

NOMS ET ADRESSES DES MEMBRES DU BUREAU :

Président d'honneur : M. LACROZE, 9, Rue Jean Mermoz, Le Bouscat (Gde) - Tél : 52.54.43.

Président : M. DURAND, 22, Rue J.J. Rabaud, Bordeaux - Tél : 29.44.88.

Vice-Présidents : M. J. MOREAU, 34, Rue Lachassaigne, Bordeaux - Tél : 48.45.63.  
M. J. CHATEAU, 29, Cours Lamartine, Pessac (Gde) - Tél : 21.24.36.

Secrétaires : M. SAMAZEUILH, 32, Rue du Dr Albert Barraud, Bordeaux - Tél : 08.46.25.  
M. BOURRICAUD, 8, Rue Thiac, Bordeaux - Tél : 44.53.98.  
M. PONTEVIA, 133, Rue David Johnston, Bordeaux - Tél : 52.44.28.  
M. BOUDOT, 37, Rue Wustenberg, Bordeaux.

Trésorière : Mademoiselle DAMIENS, 117, Rue Mondenard, Bordeaux.

SOCIETE DE PHILOSOPHIE DE BORDEAUX

C.C.P. N° 1551.13 BORDEAUX.

«LA CROYANCE»

par

Monsieur le Chanoine André LACAZE

Novembre 1962.

La croyance est une forme d'adhésion souvent dépréciée. Croire, dit-on, c'est donner notre assentiment à une manière de penser qui échappe à toute démonstration, aussi bien qu'à toute vérification expérimentale.

Mais une démonstration n'atteint jamais qu'une vérité hypothétique, la vérité logique d'une proposition bien déduite. Les principes d'où part cette déduction ne peuvent pas eux-même être déduits ou démontrés. D'autre part, une vérification expérimentale ne peut jamais être absolue ou définitive. Des expériences imprévues pourront exiger des remaniements ou même des abandons. Toute conviction, même très assurée, n'est donc jamais qu'une croyance, un assentiment que nous donnons à une manière de penser qui pourra être à nouveau mise en question. Croyance est donc un genre qui comprend plusieurs espèces. Essayons d'en distinguer quelques-unes.

La foi religieuse d'abord. Le catholique par exemple ne croit point parce qu'il se fie à des raisons de croire. S'il en était ainsi, la foi n'aurait pas un caractère suffisamment inébranlable. Il faut que la foi soit l'œuvre de Dieu lui-même. A cette condition seulement elle peut avoir un caractère surnaturel, et par là-même échapper à toute discussion. En d'autres termes, pour que la foi puisse échapper aux incertitudes et aux remaniements qui tiennent à l'imperfection de notre nature et à la précarité de notre raison, il faut qu'elle soit le fruit d'une grâce divine. C'est là ce que dit *Saint-Thomas* dans la *Somme théologique* (II 1, qu 6, art 1) « Puisque l'homme, en donnant son assentiment aux vérités de la foi, est élevé au-dessus de sa nature, il faut que cela lui vienne d'un principe surnaturel qui le meuve intérieurement, c'est-à-dire de Dieu ». Mais comment pouvons-nous être assuré que notre foi est l'œuvre de Dieu lui-même ? Nous le reconnaissons à ce signe qu'il nous est impossible de nous poser même cette question. *Calvin* exprime bien cette idée dans son *Institution chrétienne* : « Quand je pense à Dieu, une force irrésistible me constraint et m'oblige à croire à son existence aussi bien qu'à l'absolue vérité de sa parole ». D'ailleurs, ce problème a donné lieu à toute une spéculation théologique désignée sous le nom d'*analyse de la foi*. Nous ne pouvons entrer ici dans l'examen détaillé de cette question. Contentons-nous de dire que, s'il y a des motifs de crédibilité qui nous inclinent à croire, la foi proprement dite exige une espèce d'irruption en nous de Dieu lui-même, dont l'action produit une conviction que de simples raisons eussent été incapables de produire. Oserons-nous une comparaison ? Quand nous aimons vraiment, notre sentiment dépasse toutes les raisons que nous pouvons avoir de le justifier. Il a une valeur, pourrait-on dire, existentielle. Il ne nous paraît pas plus contestable que notre existence elle-même. Un tel caractère n'est sans doute pas exclusivement réservé à la foi religieuse. On le retrouverait au sein de toute conviction inébranlable.

Par contraste, nous dirons un mot de *l'opinion*. Il s'agit là d'une conviction que nous reconnaissons ne pouvoir pas être celle de tout le monde. Si nous sommes raisonnables, ou simplement un peu cultivés, nous savons que cette conviction n'a pas de quoi s'imposer à tous les esprits. Convenons d'ailleurs que beaucoup de personnes refusent d'avouer que leurs opinions ne sont rien de mieux.

Il y a, heureusement, des personnes qui ont des *convictions réfléchies*. C'est de ces convictions que nous allons maintenant parler. Il en est certes parmi elles certaines où le sentiment joue un rôle capital. Mais il y a sentiment et sentiment.

On nomme *volontaristes* les philosophes qui exagèrent sans doute la part du sentiment dans la croyance. Croire, dira-t-on, c'est adhérer pour des raisons qui nous paraissent

valables, que parce que nous avons bien voulu les prendre en considération. Une raison de croire n'a de valeur que pour celui qui veut bien lui prêter attention, et l'envisager avec sympathie. Celui qui n'aime pas méditer est incapable de prendre jamais une idée en considération. La force des raisons les meilleures lui échappera toujours. Celui qui n'aime pas penser reste imperméable à toutes les raisons qui ne concernent pas ses intérêts vitaux ou économiques. Les gens de cette espèce abondent, surabondent. Leur grand péché, c'est de ne pas aimer, de rester insensible quand on essaie de les amener à réfléchir. Ils ne croient pas, tout simplement parce que les raisons de croire ne les émeuvent pas. Par ailleurs, ils sont crédules. Ils croient à tout ce qui les flatte ou les amuse. Ce qui leur fait défaut, c'est l'amour des choses qui n'ont de rapport ni avec le souci de jouir, ni avec le souci de s'alimenter, de se loger, et de paraître. Le cas de ces braves gens nous aide à bien comprendre le *volontarisme*. On croit toujours ce qu'on veut, dit-il. Et ce qu'on veut, c'est toujours ce qui donne satisfaction à nos sentiments. Une raison de croire ne vaut jamais que pour celui qui veut bien y réfléchir. Les raisons les meilleures sont inopérantes pour ceux qui ne consentent pas à tourner leur esprit vers elles. Quand nous songeons à la diversité des convictions, nous devons avouer que cette diversité a sa source dans les cœurs. *Montaigne* a écrit que la raison est ployable en tous sens. Nous trouvons toujours de bonnes raisons pour justifier les convictions vers lesquelles nous inclinent nos intérêts ou nos sentiments. On croit ce qu'on veut, par ce qu'on croit ce qu'on aime.

Le rationalisme proteste « Toute volonté de croire est une raison de douter ». C'est parce que j'aimerais adopter telle conviction que je doit être en défiance à son égard. La vérité ne dépend pas de mes préférences. Je ne crois valablement qu'à ce que la raison démontre ou l'expérience vérifie. Une démonstration ou un fait, voilà ce qui doit en tous domaines prévaloir contre mes sentiments. Si la vérité me peine ou m'indigne, c'est là une raison de plus pour l'accepter en courbant mon vouloir et mon cœur.

Tout irait bien, si la vérité pouvait être directement connue. En réalité, elle n'est atteinte que par le moyen des démonstrations ou des expériences. Or, qu'est-ce que démontrer ? Démontrer, c'est déduire à partir de principes qu'on ne peut démontrer. Ces principes sont des hypothèses plus ou moins fondées. Ces hypothèses ne sont évidentes qu'au regard des esprits qui les acceptent. Et ceux-ci ne les acceptent jamais qu'en attendant les révélations qu'apportera l'avenir. L'antique principe d'inertie, qui était faux, a paru évident, aussi bien que l'immobilité de la terre ou l'instantanéité de la propagation de la lumière. La réflexion et l'expérience ont fini par démentir ces évidences. Et le simple bon sens nous oblige à penser que beaucoup d'autres évidences connaîtront le même sort. Quant aux expériences, elles ne peuvent nous convaincre en général que provisoirement. Des expériences nouvelles pourront venir leur infliger des déments. En définitive, la raison et l'expérience pourront bien nous faire connaître incontestablement la vérité, mais si l'expérience est complète, et si la raison est parfaitement informée. Or, tel est le privilège d'une raison et d'une expérience divines ; mais ce n'est pas un privilège à quoi nous puissions prétendre. Ne pouvant nous fier absolument à notre humaine raison, que nous reste-t-il pour fonder nos croyances ?

Il nous reste le sentiment, le cœur, disait Pascal. Qu'entendons-nous par ce mot sentiment ? Une inclination plus ou moins forte. Mais il y a des inclinations irrésistibles. Je ne parle pas de celles qui s'adressent à des personnes. Ceux qui les écoutent d'ailleurs aiment en général être seuls à les éprouver au même degré. Mais il y a des inclinations qui admettent ou même exigent le partage des inclinations peut-être universelles. Ignorer ces

inclinations, c'est n'être pas tout à fait un homme, c'est refuser les lois primordiales de la condition humaine ? Kant désignait ces inclinations par des noms assez barbares, mais usuels : les catégories, sources des jugements synthétiques à priori. Je vois s'élever l'eau de l'océan, à l'heure de la marée. Je ne puis m'empêcher, si je suis normal, de croire que ce phénomène grandiose a une cause. Le physicien découvre un phénomène. Il admet spontanément qu'il y a quelque chose à mesurer dans ce phénomène. Je contemple avec une stupeur émerveillée le ciel étoilé. Un sentiment très fort m'empêche de penser que ces mondes immenses et multiples soient sans raison d'être, c'est-à-dire sans finalité. De même il m'est impossible de croire que je vis et que je pense vainement, en d'autres termes que l'homme n'ait pas une destinée. Tout cela, je le sais *a priori*, sans que l'expérience me l'ait enseigné. Si l'expérience oppose à ces convictions de base un démenti, je ne sais pas si je serais capable de m'y résigner. Je pourrais même dire avec un philosophe que j'ai profondément admiré, aimé : « Si la réalité dément mes convictions essentielles, eh bien ! tant pis pour la réalité ». Des sentiments profonds, irrésistibles, et quasi universels, me paraissent donc un fondement valable pour la croyance. J'ignore ce que croiraient un Martien, ou un ange. Mais acceptant la condition humaine, je ne puis croire autrement que je ne fais.

Incapable de donner une démonstration ou une vérification de ma croyance, je puis encore la motiver. Il y a des motifs de croire qui ne sont ni des raisons décisives, ni des faits probants, mais qui, en se multipliant, finissent par affirmer une conviction. Il est à mon avis légitime d'entendre ainsi la 4ème règle de Descartes, l'énumération. Pascal préférait parler d'esprit de finesse. Je me rappelle cet ecclésiastique de rang supérieur qui me demandait un jour : « pour quelles raisons dites-vous que telle fugue de Bach a plus de valeur que tel gentil morceau que joue ma nièce ? » Je n'ai pu lui faire que cette réponse : il y a trop de raisons à cela pour que je puisse vous les dire, et même peut-être me les dire toutes à moi-même. Un homme sérieux ne prononce pas ses jugements au hasard. Il se sent inspiré par toute son expérience, par toutes les études qu'il a faites, par les discussions auxquelles il a pris part. Le souvenir des obstacles où il s'est heurté, le souvenir des succès qu'il a pu obtenir, tout cela se ramasse et prend la forme d'un sentiment qui, loin d'être arbitraire ou gratuit, est la condensation des éléments d'une compétence ou d'une sagesse. Et cette sagesse équivaut à une véritable vision ou intuition. L'esprit de finesse juge sans être capable de savoir en détail pourquoi il juge comme il fait. Mais, si nombreux que soient les motifs qu'il donne, l'esprit de finesse ne laisse pas de sentir qu'il y a beaucoup d'autres raisons qu'il est incapable de donner, parce qu'il y en a trop.

Une croyance motivée doit être aussi une croyance éprouvée. Nos convictions doivent être mises à l'épreuve. Et ce qui vaut encore mieux que la preuve c'est l'épreuve. Une conviction qui a subi l'épreuve du temps, de l'expérience, de l'étude, c'est une conviction qui a résisté à tous les démentis que le temps, l'expérience, l'étude, ont pu lui apporter. Certes, il y a des convictions qui semblent pouvoir se passer d'une pareille épreuve. Conviction du prophète, conviction de l'homme de génie. Mais le prophète, le génie, acceptent volontiers de mettre à l'épreuve leurs convictions. Ils paraissent avoir subi l'épreuve à l'avance. Et puis ils ne refusent pas cette confirmation nécessaire. Ils la réclament, ils l'exigent au contraire. En quelque domaine que ce soit, une conviction éprouvée force le respect, et peut obtenir l'adhésion. A un amateur qui ose condamner ses idées un homme sérieux devra le plus souvent n'opposer qu'un sourire agacé ou amusé. Pour juger, pour croire valablement, il faut avoir acquis une compétence.

Enfin, reprenant l'expression fameuse de *Bergson*, je dirai qu'une croyance, au lieu de se *clore*, doit rester *ouverte*. Si même il arrive que notre conviction reste fidèle à elle-même, il est impossible que nous la comprenions toujours de la même façon. Disons mieux, il ne se peut pas que, chez un homme sérieux, les convictions ne suivent pas les lois de la vie. Elles sont tour à tour jeunes et mûries. Chez un croyant, les dogmes eux-mêmes ne sont pas toujours pensés et compris de la même façon. Les esprits figés, imperméables, sont de mauvais esprits. Il faut rester ouvert aux enseignements de l'étude et de la vie. Un homme consciencieux ne peut pas penser à quarante ans comme à vingt ans, ni même à soixante ans comme à quarante. Le malheur, c'est que les convictions peuvent aussi vieillir. Mais qu'est-ce donc que vieillir pour une âme ? C'est perdre sa ferveur, son ardeur, se durcir et se fermer. Mais tels sont les signes irrécusables de la perversité morale. Telle est la mort de l'esprit, ou si vous aimez mieux le péché contre l'esprit. La valeur d'une conviction doit se mesurer à la jeunesse de la pensée qu'elle anime. A sa jeunesse, je veux dire à sa curiosité, au sentiment qu'elle éprouve de son imperfection, au sentiment qu'elle éprouve du devoir de compléter son information et sa culture. Une conviction valable est celle d'un esprit convaincu de sa faiblesse et de son insuffisance. L'humilité, voilà sans doute la grande vertu intellectuelle. Et par là, nous entendons principalement le besoin de nous comparer nous-mêmes sans cesse avec l'Etre parfait, certain ou hypothétique. Un esprit doit avoir devant lui toujours un horizon. Et cet horizon, c'est l'être qui échappe à toute vision distincte, c'est Dieu. On nomme Dieu ce qui est au-dessus et au-delà de toute perfection. A ceux qui ne croient pas qu'il soit réel déjà, nous osons prescrire qu'ils doivent tout de même l'envisager et le chercher. Et *Pascal* dira que s'ils le cherchent, c'est qu'ils l'ont trouvé.

Si consciencieux que nous soyons, nos recherches, nos réflexions, n'aboutiront certainement pas à des résultats identiques. Il nous faut donc accepter que tous les aspects de la vérité ne puissent pas se révéler à un seul esprit humain. Et cependant la diversité des convictions ne semblent pas empêcher une certaine unanimité. A chaque époque de son histoire, l'humanité adopte plusieurs conceptions du monde et de la vie, dont chacune est incapable de rallier tous les esprits. L'universalité, la catholicité, restent un idéal inaccessible, en dehors d'une orthodoxie religieuse tirant son origine d'une révélation incontestée. A l'intérieur même d'une telle orthodoxie, les incertitudes, les conflits ne peuvent être évités. La même interprétation du message révélé ne s'impose pas à tous les croyants. Il y a inévitablement plusieurs familles spirituelles, et nous devons accepter une telle diversité. Un certain libéralisme doit être accepté des esprits consciencieux.

Ce libéralisme me semble compatible avec une certaine communion. Puisque nous ne sommes que des hommes, des êtres imparfaits, il est tout simplement raisonnable de reconnaître qu'aucun de nous ne soit en possession de la vérité parfaite. Aucun de nous n'est capable de voir et de savoir tout ce qu'il faudrait voir et savoir pour se reconnaître valablement le droit de condamner les convictions des autres esprits consciencieux. Nous devons donc aimer que nos convictions ne soient pas les seules. Nous devons admettre que diverses manières de penser, de juger, puissent coexister, alors même que nous ne pouvons pas apercevoir de quelle manière elles pourraient se concerter pour se compléter les unes les autres. Ainsi nous pouvons entrevoir la possibilité d'une loyale communion des esprits dans la diversité même des croyances.

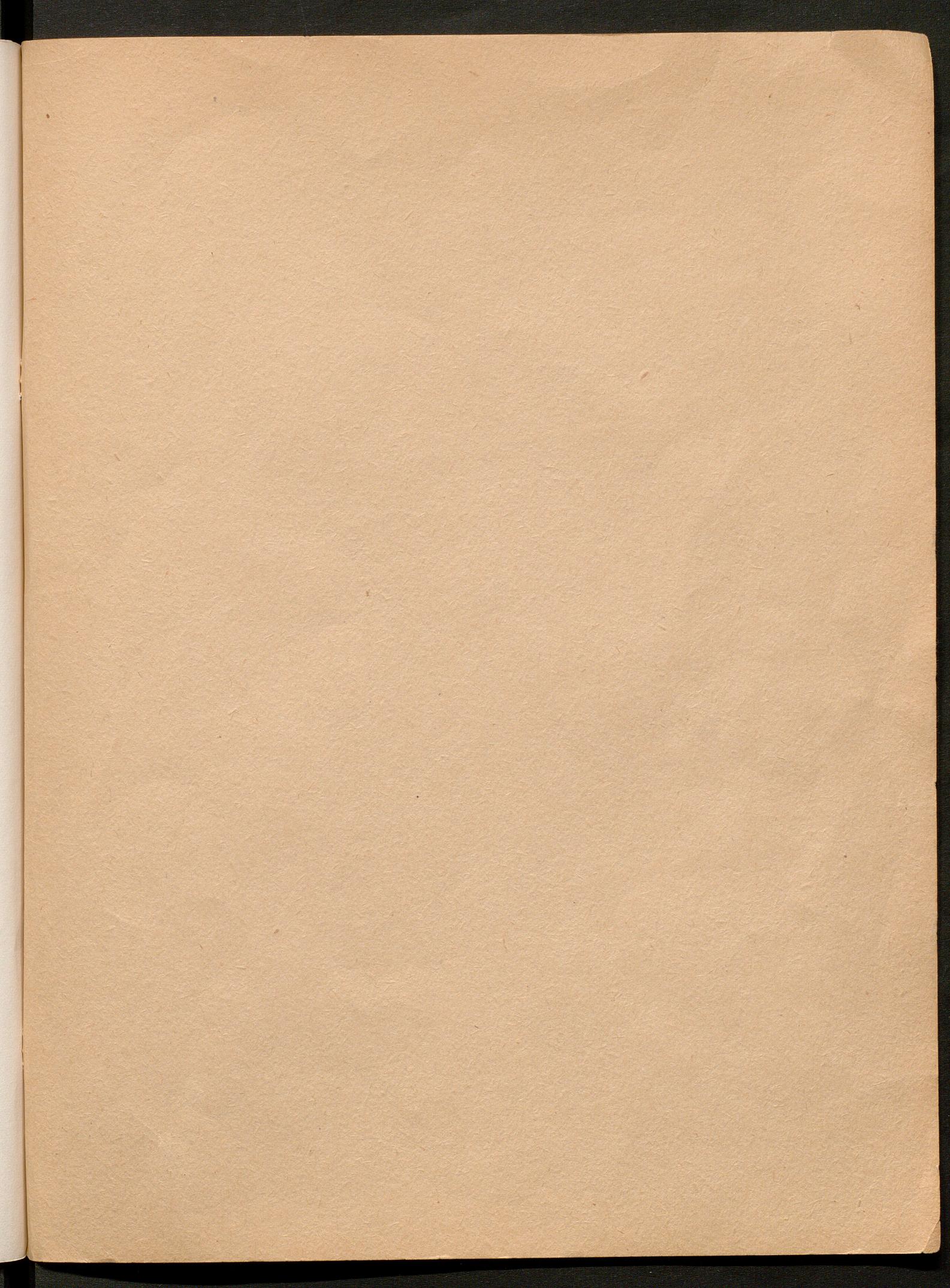
Par ailleurs, si, à une même époque, une conviction unique est incapable de s'imposer à tous les esprits consciencieux, du moins ceux-ci doivent-ils s'entendre pour exclure certai-

nes formes de pensée. Il y a des conceptions qu'au niveau actuel de notre culture, nous ne pouvons plus raisonnablement accepter. On ne pourrait plus écrire aujourd'hui, sans y rien changer, ni les *Méditations de Descartes*, ni les *Entretiens de Malebranche*, ni la *Monadologie* de *Leibniz*, ni même la *Critique de la raison pure*. Il n'est aucun esprit sérieux qui n'en convienne. Ainsi devons-nous reconnaître que la pensée humaine évolue. Tous les esprits informés, conviennent qu'aujourd'hui on ne peut plus traiter les questions tout à fait comme un philosophe ou un savant, même génial, pouvait les traiter il y a deux ou trois siècles.

Voilà donc une autre forme d'accord ou d'unanimité entre les esprits : une même incapacité de penser à la manière dont il était légitime de penser autrefois. Si tous les esprits sérieux ne peuvent croire de même, ils s'entendent pour écarter et proscrire telles manières de poser et de résoudre les problèmes. A défaut d'une complète unanimité dans l'affirmation, les esprits d'une même époque s'entendent assez volontiers dans leurs négations de principe.

Il conviendrait sans doute ici de se remémorer la leçon des théologies négatives. Si nous sommes certains que telles doctrines sont aujourd'hui insoutenables, c'est que nous entrevoyons tous une même vérité. Comment pourrions-nous nier si nous ne savions rien ? Comment certaines idées pourraient-elles nous paraître inacceptables, si nous n'apercevions pas au moins confusément la vérité qui les condamne ? Cette vérité, elle apparaît sous divers aspects aux uns et aux autres. Mais c'est elle qui nous inspire et nous guide quand nous rejetons d'un commun accord les doctrines qui furent jadis en vigueur et que nous jugeons tous actuellement dépassées.





DIRECTEUR-GERANT : G. DURAND

Imprimé à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

20, Cours Pasteur - BORDEAUX